

*Cahiers du*  
MONDE RUSSE

## **Cahiers du monde russe**

Russie - Empire russe - Union soviétique et États  
indépendants

**46/3 | 2005**

**Etrangers en Russie, Russes à l'étranger**

---

# L'Émigration russe au Japon dans l'entre-deux-guerres

Yukiko Kitamura et Dany Savelli

---



### **Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/8824>

DOI : 10.4000/monderusse.8824

ISSN : 1777-5388

### **Éditeur**

Éditions de l'EHESS

### **Édition imprimée**

Date de publication : 1 juillet 2005

Pagination : 577-592

ISBN : 2-7132-2056-4

ISSN : 1252-6576

### **Référence électronique**

Yukiko Kitamura et Dany Savelli, « L'Émigration russe au Japon dans l'entre-deux-guerres », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 46/3 | 2005, mis en ligne le 01 janvier 2007, Consulté le 24 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/8824> ; DOI : 10.4000/monderusse.8824

---

Cet article est disponible en ligne à l'adresse :

[http://www.cairn.info/article.php?ID\\_REVUE=CMR&ID\\_NUMPUBLIE=CMR\\_463&ID\\_ARTICLE=CMR\\_463\\_0577](http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=CMR&ID_NUMPUBLIE=CMR_463&ID_ARTICLE=CMR_463_0577)

---

## L'Émigration russe au Japon dans l'entre-deux-guerres

par Yukiko KITAMURA et Dany SAVELLI

| Editions de l'EHESS | *Cahiers du monde russe*

2005/3 - Vol 46

ISSN 1252-6576 | ISBN 2713220564 | pages 577 à 592

---

Pour citer cet article :

— Kitamura Y. et Savelli ., L'Émigration russe au Japon dans l'entre-deux-guerres, *Cahiers du monde russe* 2005/ 3, Vol 46, p. 577-592.

---

Distribution électronique Cairn pour les Editions de l'EHESS.

© Editions de l'EHESS. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

YUKIKO KITAMURA et DANY SAVELLI

## L'ÉMIGRATION RUSSE AU JAPON DANS L'ENTRE-DEUX-GUERRES

Les travaux consacrés à l'émigration russe dans l'entre-deux-guerres au Japon<sup>1</sup> sont encore peu nombreux en dépit de l'intérêt croissant des slavistes japonais pour cette question<sup>2</sup>. Ceux-ci abordent généralement le sujet par le biais d'études, souvent statistiques ou biographiques, fondées sur le dépouillement de sources précises, comme les rapports de police et les journaux d'époque.

En revenant à notre tour sur cet épisode étonnant de l'histoire de l'Extrême-Orient, nous avons souhaité remédier, tant que faire se peut, à cette vision quelque

---

NB. Les noms et mots japonais ont été translittérés suivant le système Hepburn de romanisation. Pour les Japonais évoqués dans le texte de l'article, le patronyme, conformément à l'usage japonais, précède le prénom.

1. Une définition des termes est ici nécessaire : par « Russe », nous entendons toute personne originaire de l'empire tsariste ; par Japon, le *Naichi* (ou Japon de l'intérieur), autrement dit le Japon à l'exclusion des territoires annexés à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, soit Taiwan, la Corée, la Péninsule de Liaodang, Sakhalin, la Manchourie et la Chine.

2. Signe de cet intérêt, la création récente de trois groupes d'étude pour lesquels l'émigration russe est un domaine de recherche essentiel, voire exclusif : le Groupe de recherche d'Hakodate sur les relations russo-japonaises (Hakodate Nichiro Kōryūshi Kenkyūkai), créé en mars 1993 et dirigé par le professeur Suzuki Asahi ; le Groupe de recherche sur les Russes au Japon (Rainichi Roshiajin Kenkyūkai) qui, créé en décembre 1995 et dirigé par le professeur Nakamura Yoshikazu, assure à Tokyo la publication d'un bulletin trimestriel *Ikyō* (*Pays étranger*) ; le Groupe de recherche du Kansai sur l'histoire des relations russo-japonaises (Kansai Nichiro Kōryūshi Kenkyūkai), créé en 1998 et dirigé par le professeur Sugitani Yasunori.

La chute du communisme a vraisemblablement joué un rôle majeur dans l'intérêt croissant des slavistes japonais pour l'émigration russe. Il faut dire qu'au Japon aussi, cette part longtemps bannie de l'histoire russe que fut l'émigration a été « redécouverte » durant la dernière décennie du XX<sup>e</sup> siècle. De plus, les changements survenus en Russie n'ont fait qu'intensifier les échanges, notamment universitaires ; la venue au Japon de nombreux chercheurs et étudiants russes (dont plusieurs sont membres des trois associations précédemment mentionnées) et l'installation dans l'archipel d'une nouvelle génération de Russes, par le biais des mariages mixtes notamment, sont des facteurs dont il faut tenir compte pour expliquer l'intérêt récent pour cette part commune des passés russe et japonais.

peu fragmentaire. À l'aide des multiples sources existantes<sup>3</sup>, nous avons donc cherché à envisager, sous ses aspects aussi bien historiques que sociologiques et culturels, tout un pan de l'émigration russe qui fut longtemps négligé, voire oublié, parce que relevant de l'histoire d'un archipel lointain et encore passablement méconnu il y a peu.

### Les chiffres de l'émigration russe au Japon

« Relativement peu de Russes vinrent au Japon, d'une part parce qu'il était difficile d'y entrer, d'autre part parce qu'en général les Russes, je ne sais pourquoi, se sentent plus chez eux en Chine. À cette époque, la plupart de ceux qui se trouvaient au Japon étaient dans l'attente d'un passage vers les États-Unis. »

D. I. Abrikosov<sup>4</sup>

Si l'histoire de l'émigration russe au Japon demeure encore mal connue, ce n'est pas faute de statistiques, car les archives, en partie publiées, du ministère de l'Intérieur japonais fournissent des données d'une extrême précision sur le nombre de citoyens russes présents au Japon chaque année : ainsi fin 1916, on compte 263 Russes sur le sol japonais ; fin 1917, 439 ; puis, à partir de 1918 jusqu'en 1942, leur nombre oscille de 1 000 à 1 800, à l'exception des années 1922 à 1924 où il varie entre 550 et 850<sup>5</sup>. Ces chiffres, il est vrai, ne font pas de distinction entre les réfugiés et les autres émigrés et ce n'est qu'à partir de 1932, qu'ils indiquent séparément les détenteurs de passeport russe et les citoyens soviétiques.

La politique d'émigration mise en place en 1920 par le gouvernement japonais explique le faible nombre de Russes au Japon. En effet, confronté pour la première fois de son histoire à un afflux d'émigrés européens dans l'ensemble fort pauvres, le gouvernement japonais, hostile à leur installation sur son territoire, adopte le 17 février 1920 une loi portant de 250 yens à 1500 yens la somme ou garantie à justifier pour obtenir un visa japonais. Cette nouvelle loi, qui ne s'applique pas aux Russes en transit, va constituer un frein sérieux à l'installation des émigrés russes dans l'archipel et seuls quelques assouplissements apportés en 1924, vraisemblablement

3. Les archives et publications des ministères japonais bien sûr, mais aussi les archives consulaires soviétiques, les périodiques japonais et russes, les mémoires et œuvres littéraires.

4. Dmitrij Abrikosov (1876-1951), dernier représentant du gouvernement tsariste au Japon, émigre aux États-Unis en 1946 où il écrit ses mémoires directement en anglais. Voir D. I. Abrikossov [Abrikosov], *Revelations of a Russian Diplomat : The Memoirs of Dmitrii I. Abrikossov*, Seattle : University of Washington Press, 1964, p. 294.

5. Voir *Dai Nihon teikoku naimushô tôkei hôkoku* [Statistiques établies par le ministère de l'Intérieur de l'Empire japonais], Tokyo : Nihon tosho sentâ, 1988-1991, vol. 26-52. Repris en partie par Kurata Yuka, « Rossijskaja emigracija v Japonii mezdu dvumja mirovymi vojnami : dinamika, čislennoš' i sostav » [L'émigration russe au Japon dans l'entre-deux-guerres : dynamique, nombre et composition], *Acta slavica Iaponica*, t. XIV, 1996, p. 125.

blement sous la pression de la Ligue des Nations<sup>6</sup>, expliquent la hausse du nombre de Russes s'installant au Japon enregistrée à partir de l'année suivante.

Cependant, afin de cerner au mieux ce que fut l'émigration russe au Japon, il convient de corriger de suite ces statistiques en citant d'autres chiffres qui indiquent cette fois le nombre de Russes présents sur le sol japonais non pas en fin d'année, mais dans l'année : en 1918, ils sont 7 251 à être entrés au Japon ; en 1919, 4 178 et en 1920, 3 150<sup>7</sup>.

À la lumière de ces données, qui offrent une différence notable avec les précédentes, se révèle donc la seconde caractéristique essentielle de l'émigration russe au Japon : pour les Russes contraints d'émigrer toujours plus à l'est au fur et à mesure des défaites des armées blanches, le Japon a été essentiellement un pays de transit. Ce fait ne tient pas à la seule volonté des réfugiés et s'explique bel et bien par les conditions de vie rencontrées dans ce pays comme par la confrontation à une culture si différente de la leur. Pour ces raisons, l'installation dans l'archipel était difficilement envisageable. La grande majorité des réfugiés russes ont donc poursuivi leur route, le plus souvent pour rejoindre les États-Unis, mais aussi, comme l'attestent différents documents, pour gagner le Canada, l'Amérique du Sud, l'Europe, la Chine, la Corée et même, en 1920, le sud de la Russie où combat encore l'armée de Denikin<sup>8</sup>.

Cependant, les derniers chiffres cités plus haut s'expliquent également parce qu'ils incluent les exilés qui, après la révolution, regagnent la Russie *via* le Japon. Estimés à près de dix mille individus pour la seule année 1917<sup>9</sup>, ces socialistes et anarchistes, bannis de leur pays sous le régime tsariste et exilés en Amérique du Nord, débarquent au Japon dès la fin avril en chantant des chants révolutionnaires et en brandissant des drapeaux rouges et noirs<sup>10</sup>. Récemment amnistiés et aidés financièrement par le Gouvernement Provisoire<sup>11</sup>, ils ne peuvent concevoir leur séjour au Japon autrement que comme une simple étape même si, pour différentes

6. Lors de la conférence de Genève de 1922, la Ligue des Nations met en place le principe des passeports Nansen. Le Japon adopte ce principe en juin 1923, mais n'émet ses premiers passeports Nansen qu'en février de l'année suivante.

7. FA MAE (Fonds d'archives du Bureau des documents diplomatiques et historiques du ministère des Affaires étrangères japonais), 4.3.1.2-6 (*Yōshisatsu gaikoku jin no kyodō kankei zassan. Rokokujin no bu* [Matériaux divers concernant les activités des étrangers à surveiller. Partie concernant les Russes]), vol. 3, n° 767, 20 déc. 1920 (« La situation des Russes en 1920 »).

8. « Položenie russkih bežencev » [La situation des réfugiés russes], *Delo Rossii*, n° 3, 31 mars 1920, p. 3.

9. FA MAE, 4.3.1.2-6, vol. 3, n° 767, 20 déc. 1920.

10. Selon le *Yokohama Bōeki Shinpō* du 25 avril 1917, *Lucia*, le premier bateau à parvenir à Yokohama avec des émigrants pour la Russie, arrive de Vancouver le 24 avril 1917 avec à son bord une cinquantaine de passagers russes. À propos de l'arrivée joyeuse et tapageuse de ces exilés sur le chemin du retour, voir *Yokohama Bōeki Shinpō*, 26 mai 1917, p. 7 et 20 juin 1917, p. 7.

11. Le Gouvernement Provisoire assure leurs frais de transport jusqu'à Vladivostok. De nombreux billets de paiement émis par le consulat de Tsuruga en leur faveur sont conservés dans les archives de ce consulat. Voir GARF (Gosudarstvennyj arhiv Rossijskoj Federacii — Archives d'État de la Fédération de Russie), FR. 3792/ 1/ 11 et 12. Au sujet de l'aide organisée par les « consulats tsaristes », lire aussi les remarques cocasses et sarcastiques d'Abrikosov. Voir D. I. Abrikossov, *op. cit.*, p. 252-253.

raisons (nombre insuffisant de bateaux ou fermeture des frontières russes à certaines périodes, notamment<sup>12</sup>), ils seront quelques-uns à choisir une autre destination ou à s'installer définitivement dans l'archipel<sup>13</sup>.

### Les lieux japonais de l'exil

« [...] les peintures extérieures [de cet immeuble de rapport] étaient tout écaillées, l'intérieur totalement délabré, et seuls y occupaient des chambres ceux qui ne pouvaient trouver à se loger dans des hôtels ou des locations ordinaires parce qu'ils n'en avaient pas les moyens et parce que les Occidentaux du cru les rejetaient. En un mot, c'était un repaire d'émigrés russes. »

Tanizaki Jun'ichirô<sup>14</sup>

Une fois au Japon, l'ensemble des Russes, réfugiés comme révolutionnaires, s'installent à Yokohama ou à Kobe où, depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, date de l'ouverture de ces ports aux étrangers, se trouve concentré l'essentiel des communautés occidentales. Dans les années qui suivent la révolution, Yokohama va même jusqu'à accueillir près de la moitié des émigrés<sup>15</sup>. Ceux-ci logent le plus souvent dans de modestes pensions tenues par des compatriotes<sup>16</sup>. Mais le 1<sup>er</sup> septembre 1923, à midi, un tremblement de terre, suivi d'un incendie effroyable, détruit la ville et ses environs et cause la mort de cent mille personnes, dont 60 à 90 Russes.

12. Notamment en août 1917 où l'on redoute la venue d'espions allemands sur le sol russe. De nombreux cas de Russes désireux d'entrer en URSS, mais refoulés à la frontière sont signalés en 1926. Voir FA MAE, 3.9.4.109-2-2 Allusion est faite dans le *Jiji Shinpô* du 11 juillet 1918 aux difficultés rencontrées par de nombreux Russes pour rentrer en Russie et, de fait, contraints à demeurer à Yokohama.

13. Aucune statistique n'est malheureusement disponible. Un rapport de police fait allusion au fait que de nombreux juifs russes, venus des États-Unis en 1917, auraient rejoint la communauté russe juive de Yokohama ; certains d'entre eux auraient émigré en Amérique du Sud après 1920. Voir FA MAE, 4.3.1.2-6, vol. 3, n° 2422 (« La situation générale des Russes dans la préfecture de Kanagawa »). Dans ses mémoires, Abrikosov évoque l'existence d'une communauté d'hommes d'affaires russes, en majorité juifs, à Yokohama. Voir D. I. Abrikossov, *op. cit.* p. 255. Voir aussi *Jiji Shinpô*, 19 février 1922, p. 10 et 20 avril 1923, p. 14. En l'absence d'étude sur les juifs de Russie au Japon, faut-il supposer que, comme à Shanghai, une communauté juive se soit formée à Yokohama à la suite des pogroms survenus en Russie au tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles ?

14. Voir Tanizaki Jun'ichirô, « La mèche », *Œuvres*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1997, p. 930 (d'après la traduction d'Anne Bayard-Sakai).

15. Pour le nombre de Russes habitant à Yokohama, voir *Yokohama shi tôkei sho* [Statistiques de la ville de Yokohama], Yokohama : Yokohama sômu kyoku jimu kanribu tokeika, vol. XIX, 1922, p. 24 et 626 ; vol. XX, 1926, p. 29 ; vol. XXI, 1927, p. 24 ; vol. XXII, 1929, p. 26-27 ; vol. XXVI, 1933, ch. 3, p. 12-13 ; vol. XXX, 1937, ch. 3, p. 10-11 et *Jiji Shinpô*, 4 déc. 1921, p. 10. D'après le *Jiji Shinpô* du 15 novembre 1918, entre les printemps 1917 et 1918, on dénombre 4 000 Russes résidant à Yokohama.

16. Voir *Golos Japonii*, n° 4, 1921, p. 3. À partir de la crise économique de 1920, on préférera louer des maisons. Voir *Jiji Shinpô*, 13 mars 1921, p. 10.

Dès lors, les émigrés russes, comme l'ensemble des résidents étrangers de la ville, s'installent à Kobe. Ce n'est que dans les années 1930 qu'ils seront une majorité à lui préférer Tokyo.

### La vie en exil : misère et insouciance

« Les femmes russes raffolent de danse  
même si elles n'ont rien à manger pour le lendemain. »  
Inoué Ikutarô<sup>17</sup>

Au Japon, la misère semble avoir été le lot commun des réfugiés russes. Selon le *Osaka Mainichi Shinbun*, qui, en février 1920, publie un long article sur les Russes de Yokohama, 60 % d'entre eux seraient alors sans travail. Or, le mois suivant, le Japon est frappé de plein fouet par une importante crise financière. La récession économique est d'autant plus brutale que les années précédentes ont été marquées par une relative prospérité due aux importants marchés économiques apportés par la guerre. Dès lors, la situation des Russes<sup>18</sup>, pareillement à celle des Japonais, empire, mais la crise prend une dimension plus tragique encore pour ces premiers du fait des défaites successives des gouvernements Kolčak, Semënov et Merkurov, et du fait également du retrait définitif des troupes japonaises de Russie entre août et octobre 1922. Les hommes d'affaires russes qui, depuis 1918, commerçaient avec Vladivostok et la Sibérie, se trouvent à leur tour ruinés<sup>19</sup>, mais surtout, pour de nombreux réfugiés, l'installation dans un pays, certes proche de la Russie mais peu accueillant et d'autant plus hostile qu'il refuse de s'impliquer davantage dans la lutte antibolchevique, apparaît désormais comme un vain sacrifice. Enfin, le tremblement de terre de 1923, qui occasionne des dommages considérables (estimés à trois fois le budget annuel du Japon), aggrave sérieusement les conditions de vie déjà déplorables des réfugiés<sup>20</sup>.

Durant cette période de crise, les différences entre émigrés s'accroissent : la frange la plus aisée, qui vit grâce à la vente des biens emportés de Russie, émigre vers la Chine ou l'Europe<sup>21</sup>, tandis que les autres, faute de disposer de moyens financiers

17. Inoué Ikutarô, *Yokohama Monogatari* [Récits de Yokohama], Tokyo : Ushio Bungaku, 1925, p. 157.

18. D'après un journal japonais, en janvier 1921, près de 14% des Russes qui résidaient à Yokohama ne mangeaient pas à leur faim. Voir *Jiji Shinpô*, 10 février 1921, p. 10.

19. Voir *Gaiji keisatsu hô* [Rapports de la police des affaires étrangères], Tokyo : Naimushô keiho kyoku (Réimpression Fuji shuppan), vol. 2, n° 31, 1987, p. 20-21. Notons que la revue *Russkij Dal'nij Vostok*, créée en octobre 1920 par K. Lavrov et éditée en russe et en anglais afin de promouvoir les relations économiques entre le Japon et la Russie soviétique, disparaît juste après la publication de son quatrième numéro au début de l'année 1921.

20. Dmitrij Abrikosov discerne, lui, une rupture profonde dans l'émigration à partir de cette date, les émigrés les plus aisés quittant alors le Japon et les nouveaux émigrés paraissant plus « aguerris » et plus aptes à s'adapter à la situation. Voir D. I. Abrikossov, *op. cit.*, p. 312.

21. *Gaiji keisatsu hô*, vol. 2, n° 31, 1987, p. 20. L'existence de grandes différences sociales et financières entre les Russes est confirmée par le *Jiji Shinpô* du 20 août 1920 (p. 10). En 1921,

suffisants, n'ont d'autre choix que de « souffrir au Japon »<sup>22</sup>. Forcés de survivre en acceptant tous les travaux qui se présentent à eux, ils vont se spécialiser dans une gamme relativement étroite de professions. Si au Japon on ne rencontre pas de princes russes reconvertis en chauffeurs de taxi, on trouve, par contre, d'anciens soldats de l'armée blanche reconvertis en lutteurs<sup>23</sup> et, surtout, en colporteurs. Les Tatars, soutenus financièrement par l'importante Compagnie Agisev installée à Kharbin, se spécialisent dans le colportage<sup>24</sup> et très rapidement de nombreux réfugiés suivent leur exemple. Dès novembre 1923, on compte près de 300 émigrés venus de Russie qui proposent, à travers le Japon, textiles et vêtements, montres et objets en métal<sup>25</sup>. Enfin, certains émigrés vivent en donnant des cours de langue, de musique et de danse — ce qui ne sera pas sans incidence sur la culture japonaise, comme nous le verrons.

Si les chiffres et les statistiques permettent de dresser un catalogue des emplois occupés par les émigrés<sup>26</sup>, ils ne peuvent cependant suffire à restituer la vie de tout un groupe d'individus amenés, de façon brutale, à partager un destin dramatique. Pour tenter de saisir ce qu'a pu être la vie des émigrés russes au Japon, ils font donc faire appel aux rares témoignages parvenus jusqu'à nous. Tous insistent sur le dénuement des émigrés et le portrait de l'homme déprimé donné dans la revue *Golos Japonii* se veut le portrait type de l'émigré russe :

Lorsque nous rencontrons dans les parcs, dans les tramways ou dans la rue, un étranger à l'air épuisé, l'on peut affirmer, le plus souvent sans difficulté aucune, qu'il s'agit d'un réfugié russe<sup>27</sup>.

Néanmoins, les témoignages qui ne sont pas dus à des Russes, s'ils sont unanimes à reconnaître l'état de dénuement affligeant auquel sont réduits les émigrés, montrent aussi un certain étonnement face à l'insouciance de ces malheureux. Ainsi, l'article

---

un journaliste russe note que les Russes les plus privilégiés voient leur fortune disparaître rapidement au Japon. Voir « Pomožem russkih bežencam » [Aidons les réfugiés russes], *Golos Japonii*, n° 4, 1921, p. 3.

22. « Ili stradat' zdes', ili otravit' sja v Sovetskiju Rossiju » [Souffrir au Japon ou rentrer en Russie soviétique], voilà le choix auquel seraient confrontés les émigrés selon un journaliste de *Golos Japonii*, n° 4, 1921. Mais en 1921, quels sont les émigrés qui peuvent véritablement songer à rentrer en Russie soviétique ?

23. Adeptes de la boxe française ou du judo, ils se produisent dans des théâtres de plein air. Voir FA MAE, K. 3.6.1.1-1, vol. 3, 30 mars 1931.

24. Sur les 50 colporteurs « russes » recensés début octobre 1922, 42 sont tatars. Voir FA MAE, 3.9.4.110-5-2 (*Gaikokujin no dôsei kankei zassan huken hôku. Rokokujin bu [Rapports de police divers au sujet des déplacements des étrangers. Partie concernant les Russes]*). Pour un traitement détaillé de l'émigration tatar au Japon, voir Kamoza Iwao, « Matériaux sur les Tatars au Japon », *Hôsei daigaku bungakubu kiyô [Bulletin de la Faculté de lettres de l'Université de Hôsei]*, n° 28, 1982, p. 27-56 et n° 29, 1983, p. 223-302.

25. Sur les colporteurs venus de Russie, voir *Gaiji keisatsu hô*, vol. 1, n° 23, mai 1924, p. 97-99, et n° 24, juin 1924, p. 93 ; vol. 3, n° 41, 1925, p. 79-80.

26. Pour un rapport détaillé sur les emplois tenus par les 193 Russes recensés à Tokyo en septembre 1921, voir FA MAE, 4.3.1.2-6, vol. 5, n° 1437, 6 oct. 1921.

27. « Pomožem russkih... », *art. cit.*



de février 1920 du *Osaka Mainichi Shinbun* cité plus haut, donne une peinture pittoresque, et non sans saveur, de ces étrangers réfugiés à Yokohama tel qu'a pu les observer un habitant d'Osaka<sup>28</sup> :

À moins de quelques ennuis sérieux, [les réfugiés russes] sont totalement oisifs. Certains se rendent sur le port à chaque fois que d'autres Russes arrivent et ils les accueillent en leur vendant des roubles qui n'ont aucune valeur au Japon ou en leur indiquant des locations chères. Ils vivent en escroquant leurs compatriotes. Il serait stupide de dire qu'il est difficile de connaître le caractère russe, ceci dit, il est vraiment difficile de savoir comment ces Russes font pour survivre car ils ne se soucient aucunement des questions d'argent tant qu'ils n'ont pas pris conscience qu'ils n'auront rien à manger le lendemain. [...] Ils sont paresseux comme des Aïnous et dépensiers comme des *Edokko* [...]. Ils dînent dans le restaurant « Golman » à Yokohama dont le propriétaire, marié à une Japonaise, est russe. Là, même dans la journée, on peut les voir danser. Ils semblent croire que la révolution est comme la vapeur qui se dégage des pierres chaudes sur lesquelles on a versé de l'eau bouillante : une fois celle-ci totalement évaporée, tout s'apaisera. Cette attitude est difficilement compréhensible pour un Japonais<sup>29</sup>.

Cette désinvolture russe est notée par Inoué Ikutarô dans ses *Récits de Yokohama* où le journaliste n'hésite pourtant pas à donner une peinture particulièrement sombre de la vie des réfugiés. Cette même légèreté frappe également un capitaine de navire anglais, qui confie à Dmitrij Abrikosov n'avoir « jamais rencontré un peuple aussi singulier que les Russes. La plupart ne peuvent décider où aller ; ils changent constamment d'idée. Plusieurs femmes ont vendu leur billet [de bateau pour se rendre dans un autre pays] et ont utilisé l'argent pour s'acheter des produits de beauté. »<sup>30</sup>

Ces remarques étonnées, si tant est qu'elles nous autorisent à une généralisation, soulignent, semble-t-il, à la fois la précarité de la situation des émigrés et leur incapacité à penser leur statut d'émigrés comme définitif. Un rapport de police, qui date de 1939 et fait donc, en quelque sorte, figure de bilan sur vingt années d'émigration russe au Japon, tend à indiquer que cette attitude est restée inchangée jusqu'à la Seconde Guerre mondiale :

Beaucoup de Russes, en devenant des réfugiés, se sont habitués à mener une vie errante. Ils ne se soucient pas d'améliorer leur ordinaire. Ils sont pauvres. Ils mènent une vie instable<sup>31</sup>.

---

28. On attribue à l'habitant d'Osaka des qualités de commerçant avisé qui le distinguent nettement du Tokyoïte ou *Edokko* d'un naturel plus fanfaron (et en l'occurrence plus proche du tempérament russe...).

29. *Osaka Mainichi Shinbun*, 20 fév. 1920, p. 15.

30. D. I. Abrikossov, *op. cit.*, p. 311.

31. *Gaiji keisatsu gaikyô* [*Police des affaires extérieures. Généralités*], Tokyo : Naimushô keiho kyoku (Réimpression Ryûkeishosha, 1980), vol. V, 1939, p. 123.

## La vie en exil : associations, lieux de culte, écoles

En écho aux remarques du journaliste d'Osaka cité plus haut, les quelques articles consacrés à l'émigration russe au Japon dans les périodiques de langue russe parus dans ce pays évoquent le manque de solidarité et d'entraide entre émigrés<sup>32</sup>. Certes, un certain nombre d'associations, russes comme étrangères<sup>33</sup>, assurèrent des services de repas gratuits et contribuèrent, aux côtés de plusieurs préfectures japonaises, au départ vers un autre pays. Mais rares furent les aides réelles favorisant l'installation des émigrés ; l'ouverture d'un atelier de couture par l'Association des Russes du Japon fait figure d'exception<sup>34</sup>. De tels efforts, il est vrai, n'ont pu à long terme être d'une grande efficacité puisque les fonds dont disposaient plusieurs de ces associations à travers l'ambassade tsariste diminuèrent progressivement jusqu'à disparaître totalement en 1925, lorsque l'ambassade fut remise aux Soviétiques.

Quant à l'Église orthodoxe, son aide fut modeste, puisque, rapidement, plus aucun subside ne lui parvint de Moscou. Ainsi le séminaire de la cathédrale Saint-Nicolas à Tokyo fut-il contraint de fermer en 1919 tandis qu'une baisse considérable du nombre des fidèles japonais était enregistrée<sup>35</sup>. Néanmoins, les lieux de culte, orthodoxes ou autres, s'avérèrent pour les nouveaux apatrides des lieux de rassemblement importants, comme en témoignent ces quelques lignes d'un réfugié : « Et les vapeurs de l'encens, et les chants liturgiques, si étrangers à la plupart d'entre nous en Russie, sont devenus ici bien plus proches, plus chers, plus compréhensibles. »<sup>36</sup>

Chacune des différentes communautés religieuses représentées par les émigrés de Russie eut à cœur de posséder ses propres lieux de culte. La fondation, en 1920, d'une église orthodoxe et d'une synagogue à Yokohama — toutes deux détruites en

32. Voir « Položenie russkikh bežencev », *art. cit.* ; « K ob'edineniju » [Pour l'union], *Delo Rossii*, 14 avril 1920, n° 5, p. 4 et P. Korzuhin, « Mene ! Tekel ! Fares ! » (Mené ! Téquel ! Perès !), *Delo Rossii*, 18 mai 1920, p. 3.

33. Pour les associations étrangères, citons le Comité international de bienfaisance créé en 1898 et présidé par le consul britannique à Kobe ou encore l'Association juive américaine pour les sans-logis et l'Aide aux émigrés. Quant aux associations organisées par des Russes, on en relève une dizaine au début des années 20. Voir *Gaiji keisatsu hô*, vol. 2, n° 31, 1987, p. 25-30 et Kurata Yuka, « Les associations d'émigrés russes à Yokohama au début des années 20 d'après la presse », *Mado*, mars 1998, p. 32-36.

34. Voir FA MAE, 3.9.4.110-5-2, n° 499, 29 nov. 1922.

35. En 1871, alors que l'édit interdisant le christianisme vient d'être levé, Ioan Kasatkin (1836-1912), arrivé dix ans plus tôt au Japon et connu sous le nom de père Nicolas, commence à prêcher l'orthodoxie à Tokyo. Une cathédrale, qui prendra le nom de Saint-Nicolas, est bâtie à Tokyo en 1891.

Abrikosov évoque la présence de 30 000 orthodoxes au Japon avant la révolution. Voir George A. Lensen, « White Russians in Wartime Japan: Leaves from the Diary of Dmitri Abrikossov », *Russian Review*, 25 (3), 1966, p. 270. Le *Yokohama Bôeki Shinpô* du 6 mars 1918 donne un chiffre plus précis et parle de 36 265 orthodoxes au Japon.

36. Pravoslavnyj [Orthodoxe], « Vnimaniju russkoj kolonii » [À l'attention de la colonie russe], *Delo Rossii*, n° 27, 15 oct. 1920, p. 17.

1923 — en témoigne, tout comme celle, en 1925 et 1930, de deux églises à Kobe et celle, en 1938, d'une mosquée élevée par la communauté tatare de Tokyo<sup>37</sup>.

L'école, autre lieu essentiel pour préserver avec soi et en soi la patrie perdue, fut également l'enjeu d'efforts importants<sup>38</sup>. Néanmoins, les établissements russes furent peu nombreux et leur existence fut relativement aléatoire. Ainsi l'école attenante à l'église Saint-Nicolas à Tokyo ferma-t-elle à plusieurs reprises ; quant à l'école inaugurée, non sans mal, à Yokohama en 1920, elle fut détruite trois ans plus tard. En outre, les écoles russes n'accueillirent qu'un faible nombre d'élèves : l'établissement ouvert à Kobe comptait moins d'une dizaine d'élèves en 1931, Saint-Nicolas guère plus d'une vingtaine en 1937<sup>39</sup>. Quant à l'école musulmane inaugurée en 1927, seuls treize enfants bachkirs et tatars la fréquentèrent. On l'aura compris, la scolarité des enfants russes se fit essentiellement dans les établissements étrangers, notamment anglais, américains et français.

### La vie en exil : continuer la lutte politique

« La question était la suivante : le Japon souhaitait-il vraiment nous aider ? »

D. I. Abrikosov<sup>40</sup>

À l'exception de deux associations probolcheviques créées en 1917 et dont l'action resta marginale<sup>41</sup>, les associations politiques organisées par les Russes au Japon dans l'entre-deux-guerres furent, bien entendu, antibolcheviques. Parmi toutes les entreprises tentées par les émigrés pour encourager l'opinion et le gouvernement

37. L'inauguration eut lieu alors que le représentant des Tatars bachkirs était emprisonné et elle servit de prétexte à de virulents discours nationalistes de la part du ministre de la Guerre et du chef de l'extrême droite japonaise. Voir *Gaiji keisatsu gaikyō*, vol. II, 1936, p. 176 et vol. III, 1937, p. 150-151. Démolie en 1986, cette mosquée a été reconstruite en 2000 grâce à l'aide du gouvernement turc, de nombreux Tatars émigrés au Japon ayant pris la nationalité turque après la Seconde Guerre mondiale.

38. Sur les écoles russes, voir FA MAE, K. 3.6.1.1-1 (*Gaikokujin honpō narabini zairyū gaikokujin no dōsei kankēi zassan. Sorenpō jin no bu* [Documents concernant les étrangers venus au Japon. Partie concernant les Soviétiques]), vol. 1, n° 2992, 2 déc. 1927 et *Gaiji keisatsu hō*, vol. 2, n° 31, 1987, p. 61-62. Voir aussi Kurata Yuka, « Les associations et écoles russes de Tokyo et de Yokohama dans l'entre-deux-guerres », *Roshia shi kenkyū* [Études d'histoire russe], n° 62, mars 1992, p. 34-47.

39. Voir *Gaiji keisatsu gaikyō*, vol. III, 1937, p. 167-168.

40. D. I. Abrikossov, *op. cit.*, p. 276.

41. Il s'agit du Club russe de Kobe et de l'Association des Russes au Japon (*Rokoku jin kyōkai*, connue aussi sous le nom de *Zai nihon roshia jin kyōkai* et à ne pas confondre avec une autre association portant le même nom) organisée par un membre de l'ambassade tsariste et des Russes juifs installés à Yokohama avant la révolution. Voir FA MAE, 4.3.2.1-2-2 (*Kageki ha sonota kiken shugisha torishimari kankei zakken* [Documents relatifs à la surveillance des bolcheviks et autres personnes aux idées dangereuses]), vol. 1, 10 janv. 1920 et 6 fév. 1920. D'après les rapports de la police japonaise, la communauté russe juive du Japon aurait été favorable à la reconnaissance de l'URSS afin de commercer avec ce pays. *Gaiji keisatsu hō*, vol. 2, n° 31, 1987, p. 39.

japonais à lutter contre le bolchevisme sur le sol russe, la plus remarquable fut assurément la publication, en mars 1920, du journal *Delo Rossii*, sous la direction d'Anatolij Gutman, puis, après son départ pour Shanghai en juin, sous la direction du Comité des Russes du Japon.

L'histoire et les métamorphoses successives de ce journal « politique, économique et financier » sont révélatrices des difficultés financières rencontrées par les différents rédacteurs mais aussi de leur ténacité à défendre et propager leurs idées. Les premiers numéros comportaient une page en anglais ; celle-ci disparut rapidement<sup>42</sup>. En septembre 1920, *Delo Rossii* changea de format, de présentation et de périodicité et se transforma en revue, puis, en décembre, il subit une métamorphose plus radicale encore puisqu'il parut en japonais sous le titre *Mirai no Roshia* [*La Russie du futur*]. Envoyée à des politiciens importants, distribuée dans les grands hôtels du Japon, la revue aurait connu un certain succès ; cependant le départ pour la France, en mai 1921, du directeur du Comité des Russes du Japon, le général B. Romanovskij, lui aurait été fatal, indique un rapport de police<sup>43</sup>.

À la différence de *Golos Japonii*, édité par une association japonaise<sup>44</sup>, *Delo Rossii* défendit une ligne politique ferme à l'égard de la Russie bolchevique et se heurta au pragmatisme politique et économique des dirigeants japonais. Un article anonyme, paru dans le numéro du 10 juillet 1920, reflète bien le caractère intenable de la position des réfugiés russes en lutte contre le bolchevisme sur le sol japonais : d'une part, l'auteur accuse le Japon de rester inactif face à la menace révolutionnaire et de chercher à établir des liens commerciaux avec la Sibérie bolchevique, d'autre part, tout en s'opposant à l'évacuation des troupes japonaises, le même auteur redoute la mainmise japonaise sur la Russie<sup>45</sup>.

Dans l'ensemble, les émigrés ne se faisaient guère d'illusions sur le sens de l'intervention japonaise en Russie : une telle entreprise ne pouvait se justifier que par l'annexion d'une partie du territoire russe, sous couvert d'un État fantoche dirigé par Tokyo. Dmitrij Abrikosov résume parfaitement ce sentiment lorsqu'il évoque dans ses mémoires les chefs des armées blanches se demandant si les Japonais ne représentent pas tout simplement un danger plus grand que les « Rouges »<sup>46</sup>. De fait, l'énergie déployée par les différentes associations d'émigrés russes ne fut pas en mesure d'influer sur les décisions du gouvernement japonais ni encore moins de les contrer. Et, en janvier 1925, lors de la reconnaissance de l'URSS par le Japon, la position de ces réfugiés devint plus inconfortable encore puisque le Japon s'engagea auprès de Moscou à interdire toute activité antisoviétique sur son sol.

42. Une version anglaise de *Delo Rossii* serait alors parue indépendamment, mais nous n'avons pas trouvé trace de cette publication. Voir *Delo Rossii*, n° 5, 14 avril 1920, p. 1.

43. Voir *Gaiji keisatsu hô*, vol. 2, n° 31, 1987, p. 25.

44. Édité à partir de 1912 par le Club russo-japonais en vue d'œuvrer « au rapprochement politique et économique du Japon et de la Russie », cette revue publiait des articles en russe et en japonais.

45. V.V., [sans titre], *Delo Rossii*, n° 16, 10 juillet 1920, p. 1-2.

46. D. I. Abrikossov, *op. cit.*, p. 315 et p. 276, p. 289.

Pour toutes ces raisons, lorsqu'en 1926, le consul soviétique Konstantin Ligskij, en poste à Tokyo, et son secrétaire notent dans un rapport :

[...] au Japon, les émigrés ne jouent aucun rôle politique et il n'existe dans ce pays aucune « affaire » relative à l'émigration blanche<sup>47</sup>,

ou que, la même année, leur collègue, le consul Anatolij Kolesnikov, en poste à Kobe, écrit :

À l'exception d'individus odieux, dans le genre de l'ataman Semënov et de ses hommes dont les journaux évoquent de temps à autre dans des entrefilets les activités au Japon et en Chine, les émigrés blancs se présentent dans leur ensemble comme une masse amorphe et instable, sans soutien matériel ni idéologique<sup>48</sup>.

nous avons tout lieu de penser que ces propos n'ont pas pour seul but d'offrir une peinture « idyllique » de la situation à quelques supérieurs moscovites, mais qu'ils reflètent bel et bien la réalité. L'ensemble des données disponibles sur l'émigration russe au Japon le confirme. Précisons que la présence dans l'archipel, à partir de décembre 1922, de l'ataman Semënov, l'ancien commandant des armées blanches de Sibérie, n'eut en fait guère d'incidence sur cette situation.

Il faut attendre la fin des années 20 et l'engagement du Japon dans la voie impérialiste qui mènera à la catastrophe que l'on sait, pour voir se créer de nouvelles associations politiques russes, cette fois ouvertement antisoviétiques<sup>49</sup>. La fondation notamment, en juillet 1933, d'une section tokyoïte du Parti fasciste pan-russe et, en 1934, d'une Association du peuple sibérien nous rappelle l'intérêt des Japonais à encourager à la fois les partis d'extrême droite et les mouvements indépendantistes de l'Orient russe<sup>50</sup>. Cependant rien n'indique dans les rapports de police accessibles au chercheur que ces groupes aient été financés par l'extrême droite japonaise. Bien au contraire, ces rapports mettent l'accent sur leur indigence, le faible nombre de leurs membres et le peu d'envergure de leur action. Ainsi, on rapporte qu'en novembre 1936, six membres du Parti fasciste de toute la Russie décident de sauter un repas par mois pour soutenir financièrement le siège de leur organisation à Kharbin<sup>51</sup> ; le fait est révélateur du peu de moyens dudit parti aussi

47. AVP RF (Arhiv vnešnej politiki Rossijskoj Federacii – Archives de politique étrangère de la Fédération de Russie), 0146/9/121/38a/ f. 26.

48. AVP RF, 0146/9/121/39/ f. 35-36.

49. Pour un panorama de ces différentes associations, voir *Gaiji keisatsu gaikyô*, vol. I, 1935, p. 278 sq. et FA MAE, K. 3.6.1.1-1, vol. 2.

50. Sur la visite à Hokkaidô en 1934 de D. Vinokrov, leader du mouvement indépendantiste yakoute à Sakhalin et sa rencontre avec différents officiels japonais pour obtenir une aide financière et politique du Japon, cf. FA MAE, K. 3.6.1.1-1, vol. 6. Sur les contacts pris entre musulmans de Russie et hommes politiques japonais pour évoquer l'indépendance de la Bachkirie, voir *ibid.*, K. 3.6.1.1-1, vol. 1, n° 3279, 20 sept. 1930.

51. *Gaiji keisatsu gaikyô*, vol. II, 1936, p. 180.

bien dans le *Naichi* qu'au Mandchukuo. Et lorsqu'en 1937, en dépit de leur pauvreté, plusieurs associations décident de contribuer à l'effort de guerre japonais et de soutenir financièrement les armées nipponnes en Chine, comment ne pas penser que ces associations cherchent juste à se gagner la sympathie des Japonais et de leur gouvernement<sup>52</sup> ? Il est vrai qu'en 1937, la guerre sino-japonaise peut laisser espérer un prochain conflit soviéto-japonais et l'affrontement entre troupes soviétiques et japonaises en Mongolie durant l'été 1939 renforce cet espoir ; cependant, il sera retombé très vite comme l'attestent les lignes suivantes extraites d'un rapport de police de 1939 :

Les Russes blancs sont de moins en moins intéressés par la politique et seule une ou deux associations organisent des assemblées générales<sup>53</sup>.

Le conflit sur la rivière Khalkin-Gol ne s'est-il pas soldé en août 1939 par une défaite japonaise ? Enfin, la signature, en avril 1941, du pacte de neutralité nippo-soviétique signale la volonté des deux puissances d'éviter tout conflit armé en dépit de l'antagonisme idéologique qui les oppose.

### **Les émigrés russes sous le regard des policiers japonais**

Les rapports de la police japonaise constituent la principale source d'information sur l'émigration russe dans l'empire nippon. Il est donc légitime de prêter attention au regard qu'une multitude anonyme composée d'agents et d'espions japonais a posé sur les réfugiés russes et de ne pas s'en tenir à la seule notation froide et précise des faits et statistiques.

Le premier fait remarquable qui ressort de la lecture de ces rapports n'est pas tant que les réfugiés russes aient été constamment sous surveillance policière – tout le monde, Japonais comme étrangers, l'était à cette période au Japon –, mais que l'attitude de la police à leur égard ne se soit guère distinguée de celle adoptée à l'égard des Soviétiques. Le fait est corroboré, non sans quelque ironie, par un rapport de la fin 1926 rédigé par le consul soviétique à Tokyo :

En ce qui concerne l'attitude des autorités locales à l'égard des émigrés [russes] et si on fait exception du petit groupe dirigé par Semënov, l'ancien ataman installé à Nagasaki, alors on s'aperçoit que la police se comporte à leur égard de façon quelque peu suspicieuse, surtout si ces émigrés viennent à se rendre dans un établissement soviétique. D'un autre côté, en cas de malentendu, cela ne l'empêche pas de recommander aux anciens citoyens russes de s'adresser aux consulats soviétiques<sup>54</sup>.

---

52. Au sujet de l'aide fournie par au moins cinq associations russes (dont une tatare), voir *Gaiji keisatsu gaikyô*, vol. III, 1937, p. 151, 158-161, 166.

53. Voir *Gaiji keisatsu gaikyô*, vol. V, 1939, p. 124.

54. AVP RF, 0146/9/121/38a/ f. 26.

Pour la police japonaise qui mène une campagne anticomuniste virulente et efficace et qui se voit encouragée dans son action par la Loi sur la protection de la paix civile votée en 1925, les émigrés les plus pauvres apparaissent tout au long de l'entre-deux-guerres comme des proies potentielles de la propagande soviétique<sup>55</sup>.

Cette suspicion était-elle justifiée ? On en conviendra, la période était pour le moins confuse ; même l'ataman Seménov n'était pas au-dessus de tout soupçon. La police japonaise était fort bien renseignée puisqu'un rapport atteste qu'en novembre 1924, lors d'une rencontre en Chine avec Lev Karahan, Seménov proposa ses services aux Soviétiques<sup>56</sup>. De plus, l'étonnante cohabitation d'exilés prorévolutionnaires et de réfugiés antibolcheviques à Yokohama aussitôt après la révolution n'a pu que contribuer d'emblée à la confusion des policiers<sup>57</sup>.

Toujours est-il que cette méfiance eut pour effet d'encourager les émigrés russes à quitter le Japon et à gagner des pays plus hospitaliers et plus enclins à leur accorder une citoyenneté<sup>58</sup>. Dans ce climat de défiance, les émigrés ressentirent un certain malaise comme en témoigne l'attitude des résidents russes de Yokohama lors du recensement d'octobre 1920, le premier qui ait jamais eu lieu au Japon. Ils furent en effet les seuls étrangers à prendre peur, et ils se sentirent de suite obligés de faire une déclaration antibolchevique en règle : c'est qu'en apercevant des agents du gouvernement japonais, ils avaient cru à un contrôle policier<sup>59</sup>.

### **En guise de conclusion : l'apport culturel de l'émigration russe au Japon**

Au terme de ce rapide panorama, il apparaît légitime de se demander ce que l'émigration russe a apporté au Japon. Dans la mesure où, comme on l'aura

55. *Gaiji keisatsu hô*, vol. 3, n° 41, novembre 1925. Voir aussi *Gaiji keisatsu gaikyô*, vol. II, 1936, p. 175 et vol. VI, 1940, p. 226 ; FA MAE, 4.3.1.2-6, 6 oct. 1921. En 1919, le chef de la police de la préfecture de Kanagawa déclare qu'« il convient de faire attention aux huit cents Russes présents à Kanagawa car ils sont dangereux ». Voir *Yokohama Bôeki Shinpô*, 7 déc. 1919, p. 5.

56. Pour la somme de deux mille dollars, précise-t-on. Voir *Gaiji keisatsu hô*, vol. 2, n° 31, 1987, p. 30-31 et n° 34, 1987, p. 65-66.

57. En dépit de la concentration des Russes à Yokohama, les différents documents que nous avons consultés ne laissent rien percer des possibles tensions entre « nouveaux émigrés » et « anciens exilés » qui, au lendemain de la révolution, se côtoient dans la ville.

58. Le Japon n'accorda qu'avec une extrême parcimonie la nationalité japonaise aux émigrés russes. L'exemple le plus célèbre est celui du joueur de base-ball Viktor Staruhin. Quoiqu'il ait été une figure particulièrement populaire du monde sportif japonais, ses deux demandes de naturalisation (en 1936 et en 1941) furent rejetées. Voir Natalija Staruhina, *Roshia kara kita êsu [Le joueur qui venait de Russie]*, Tokyo : PHP Kenkyûjo, 1986, p. 124.

59. *Yokohama Bôeki Shinpô*, 2 oct. 1920, p. 5 (cité par Kurata Yuka, « Les associations d'émigrés russes... », *art. cit.*, p. 35). Dans le *Yokohama Bôeki Shinpô* du 18 février 1920, on lit : « On dit que la police surveille de près les bolcheviks et se montre même hostile à l'égard des autres Russes. Aussi de nombreux émigrés russes, réfugiés au Japon, souhaitent-ils partir à Shanghai ou aux États-Unis ». La même information est reprise dans le numéro du 20 février 1920.

compris, cet apport ne fut ni économique ni politique, la question revient à s'interroger sur l'impact de la culture véhiculée par les émigrés russes dans ce pays voisin du leur mais si différent par sa civilisation.

D'emblée, une remarque s'impose : incontestablement, du fait même de son faible nombre, l'émigration russe au Japon n'a pas eu le rayonnement culturel qu'elle a pu avoir en Occident ou en Manchourie. De ce point de vue, ni Yokohama, ni Kobe, ni Tokyo ne peuvent être comparées à Paris, Berlin ou Kharbin. Et ici, le destin d'un penseur aussi original qu'Aleksandr Vanovskij<sup>60</sup> ou celui d'un traducteur aussi talentueux que Mihail Grigor'ev<sup>61</sup> paraissent exemplaires des difficultés auxquelles se heurtèrent les intellectuels russes au Japon. Ainsi Vanovskij, qui résida au Japon de 1919 à sa mort, vécut dans un isolement extrême ; il ne s'intégra pas à la société japonaise ni d'ailleurs à la communauté étrangère trop mercantile à son goût<sup>62</sup> ; de plus, il n'apprit jamais le japonais. Quant à Grigor'ev, ancien officier qui, marié à une Japonaise, obtint la nationalité japonaise, son parcours présente une symétrie étonnante avec celui de Vanovskij (aux recherches duquel il collabora d'ailleurs) : excellent japonisant, il fit preuve d'une énergie singulière dans le domaine culturel, néanmoins, contre toute attente, il émigra finalement en Manchourie, faute de trouver au Japon des bibliothèques russes suffisamment fournies et un développement suffisamment intense de l'orthodoxie<sup>63</sup>.

Par contre, les artistes russes, que la barrière linguistique ne gênait pas dans leur expression, connurent une tout autre situation. Ils furent d'autant mieux accueillis que les Japonais eux-mêmes étaient « culturellement » prédisposés à les recevoir. En effet, l'ère Taishō (1912-1925) correspond à une période d'ouverture culturelle qui voit se poursuivre l'occidentalisation des mœurs inaugurée par l'ère Meiji (1868-1912) ; d'autre part, la littérature russe a exercé, depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, une influence fondamentale sur la littérature japonaise que ni la guerre russo-japonaise de 1905, ni la lutte officielle contre les courants anarchistes et socialistes n'ont pu remettre en cause ; enfin, des créateurs importants, comme le metteur en scène Osanai Kaoru (1881-1928) ou encore le compositeur Yamada Kōsaku (1886-

---

60. Sur Aleksandr Vanovskij (1874-1967), qui fut un proche de Lenin avant la révolution et qui réinterprétera le *Kojiki* à la lumière de Shakespeare, voir Irina Koževnikova, « Žizn' i trudy Aleksandra Vanovskogo » [La vie et l'œuvre d'Aleksandr Vanovskij], *Problemy Dal'nevo Vostoka*, n° 5, 1993, p. 171-179 ; n° 6, 1993, p. 148-158.

61. Mihail Grigor'ev (1899-1943) fonde en juin 1935 la revue *Na Vostoke* qui ne paraîtra que le temps d'un premier numéro. (Destinée à un lectorat russophone, cette revue de qualité est presque entièrement consacrée au Japon. Les traductions d'Akutagawa et de Tanizaki réalisées par Grigor'ev qui y sont incluses attestent du talent de traducteur de ce dernier comme de son « flair » en matière de littérature japonaise). En outre, en mars 1937, Grigor'ev présida l'association chargée de célébrer le centenaire de la mort de Puškin. Sur les festivités organisées alors en l'honneur du poète, voir *Gaiji keisatsu gaikyō*, vol. III, 1937, p. 166 et Sawada Kazuhiko, « Histoire de l'émigration russe au Japon. Centième anniversaire de la mort de Puškin », *Sulabukenkyū*, n° 47, 2000, p. 327-353.

62. Voir Irina Koževnikova, *art. cit.*, n° 6, 1993, p. 158.

63. Voir Mihail Grigor'ev, *Lik Japonii. Perevody i esse* [L'aura du Japon. Traductions et essais], Moscou : Izdanie Instituta buddizma, 1997, p. 28 et p. 31.



1965), ont largement été influencés par leur voyage en Russie et leur rencontre avec des créateurs russes.

Dès lors, il n'est pas étonnant que le séjour au Japon de David Burljuk d'octobre 1920 à août 1922<sup>64</sup> et celui de Varvara Bubnova de 1922 à 1958<sup>65</sup> aient eu une influence profonde sur l'avant-garde japonaise. Dans le cas de Bubnova, il est d'ailleurs significatif que cette influence ait vraisemblablement été exagérée<sup>66</sup>.

Mais c'est sûrement dans le domaine musical et chorégraphique que la présence des émigrés russes a laissé le plus grand impact. En raison des difficultés économiques qu'ils rencontrèrent au Japon, les réfugiés russes, à la différence des membres des autres communautés occidentales, ne purent vivre en vase clos et durent, ne serait-ce que pour survivre, enseigner et donner des concerts et des spectacles. Le développement du cinéma et de la radio conjugué à l'engouement pour le ballet et pour la musique occidentale leur fut, de ce point de vue profitable. Ainsi, d'importantes compagnies théâtrales et cinématographiques comme Tarakazuka et Shôchiku engagèrent des danseurs professionnels russes, tandis que Yamada Kôsaku invitait une trentaine de musiciens russes de Kharbin à se joindre à l'Orchestre symphonique du Japon, et que l'Orchestre symphonique de Tokyo, créé en 1923, donnait son premier concert sous la baguette de l'émigré Z. Gerskovič<sup>67</sup>.

Autrement dit, les émigrés russes s'immiscèrent dans la société japonaise et, tout en propageant la culture russe et européenne, ils contribuèrent d'une façon discrète, mais non négligeable, à l'évolution de cette société. Un article de presse de février 1919 va jusqu'à attribuer aux émigrés l'augmentation croissante de la vente de pianos<sup>68</sup>, tandis qu'*Un amour insensé* de Tanizaki Jun'ichirô, paru entre 1924 et 1925, rapporte la double découverte fascinée de la danse occidentale et de la femme russe par un Japonais. (Il est vrai que la thématique russe présente dans plusieurs œuvres<sup>69</sup> de l'écrivain s'explique tout autant par les conditions épouvantables qui

64. Sur le séjour au Japon de David Burljuk et l'exposition de 450 toiles futuristes russes qu'il organisa en octobre 1920, voir Mitsuko Lanne et Jean-Claude Lanne, « Le futurisme russe et l'art d'avant-garde japonais », *Cahiers du Monde russe et soviétique*, 25 (4), oct.-déc. 1984, p. 375-402 et Omuka Toshiharu, « David Burljuk and the Japanese Avant-Garde », *Canadian-American Slavic Studies*, 20 (1-2), 1986, p. 111-125.

65. Au sujet de Varvara Bubnova (1886-1983), qui exposa aux côtés de Malevič et de Tatlin à Saint-Petersbourg, voir notamment Irina Koževnikova, *Varvara Bubnova. Russkij hudožnik v Japonii [Varvara Bubnova, une artiste russe au Japon]*, Moscou : Nauka, 1989, 222 p.

66. Nous reprenons cette idée à Omuka Toshimaru. Voir Omuka Toshimaru, « Varvara Bubnova as a Vanguard Artist », in J. Thomas Rimer, *A Hidden Fire. Russian and Japanese Cultural Encounters. 1868-1926*, Stanford : Stanford University Press, Washington: Woodrow Wilson Center Press, 1995, p. 112.

67. Sur la musique russe au Japon juste après la révolution et sur le rôle joué par Yamada Kôsaku, on se reportera à l'étude éclairante de M. Esipova, « Japoncy i russkaja muzykal'naja kul'tura » [Les Japonais et la culture musicale russe], in L. Gromkovskaja, éd., *100 let russkoj kul'tury v Japonii [Un siècle de culture russe au Japon]*, Moscou : Nauka, 1989, p. 258-279.

68. Voir *Jiji Shinpô*, 6 fév. 1919, p. 10 (cité par Kurata Yuka, *op. cit.*, p. 36). Voir aussi *Jiji Shinpô*, 12 août 1919, p. 10.

69. Hormis Mme Chlemskaïa, professeur de danse, que le narrateur du fameux roman *Un amour insensé* peut étreindre dans ses bras lors de ses cours, on se rappellera la « dangereuse et impure » Katinka Orloff de « La mère » (1926) et Louise, la prostituée mi-russe mi-croéenne

contraignirent certaines réfugiées russes à vivre de leur charme<sup>70</sup> que par les leçons de danse qu'en 1922 Tanizaki reçut de l'émigré Vasilij Krupin à Yokohama). De fait, les réfugiés russes, comme les musiciens Ono Anna<sup>71</sup> et Emmanuel Metter<sup>72</sup> ou encore la danseuse Elena Pavlova<sup>73</sup>, ont largement contribué à donner naissance à une génération d'artistes japonais talentueux, passionnés par la culture européenne.

Ce bref rappel de l'activité de quelques artistes russes au Japon nous invite donc à voir un apport certain, quoique difficilement quantifiable, de l'émigration russe dans un pays qui, pendant près de deux siècles, s'était volontairement fermé à l'influence occidentale.

*Université Waseda*

*Tokyo*

*y.kitamura@fuji.waseda.jp*

*Université Toulouse – Le Mirail*

*Centre de recherches Interculturalité et monde slave (CRIMS)*

*d.savelli@netcourrier.com*

---

du *Goût des orties* (1928). Femme sensuelle à même de faire naître le rêve érotique, telle apparaît la femme russe chez Tanizaki et chez le journaliste Inoué Ikutarô lorsqu'il dépeint le milieu russe de Yokohama. (Voir Inoué Ikutarô, *op. cit.*) Signalons, toujours chez Tanizaki, un autre type de Russe, moins sensuelle, mais tout aussi forte et attirante, représenté par Katarina Kirilenko, l'éternelle émigrante de *Quatre soeurs* (1943).

70. Des cas de prostitution sont signalés dans la presse. Voir *Jiji Shinpô*, 11 juillet 1918, p. 10. La police, dans ses statistiques, préfère user d'un euphémisme ambigu en évoquant des « *geisha russes* ».

71. Anna Bubnova (1890-1979) épouse en 1915 Ono Shunichi à Saint-Pétersbourg et la même année s'installe au Japon où la rejoint en 1922 sa soeur, Varvara. Excellente violoniste, elle forme deux générations de musiciens japonais de talent auxquels on peut ajouter sa nièce, la chanteuse de pop musique et épouse de John Lennon, Ono Yôko. Celle qui est surnommée « la mère des violonistes japonais » rentre en URSS en 1960. Voir Association Ono Anna, éd., *Kaisô no Ono Anna [Ono Anna. Souvenirs]*, Tokyo : Ongaku no tomo sha, 1988, 230 p.

72. Emmanuel Metter (1884-1941) quitte Kharbin pour le Japon en 1926 et y demeure jusqu'en 1939, année où il émigre aux États-Unis. Voir Okano Ben, *Metteru sensei [Maître Metter]*, Tokyo : Rittô Music, 1995, 418 p.

73. Elena Pavlova (1904-1941), arrivée à Kobe en 1919, ouvre une école de danse à Kamakura en 1928. Certaines de ses élèves deviendront célèbres. Ses admirateurs, et, parmi eux, le maire de Yokohama, ont créé une association en son honneur. Voir Shirahama Keichirô, *Shichirigahama Pavurovakan [Le Musée Pavlova à Shichirigahama]*, Tokyo : Bun'ensha, 1986, 275 p.